



Autoportrait (1953)

# Mémoires

Dominique LAGRU.

Je suis né au lendemain de la guerre de 1870. A cette époque, la misère était alors généralisée dans le pays. L'industrie était fort peu développée. L'agriculture livrée à elle-même n'avait à sa disposition que des moyens rudimentaires. La population laborieuse des villes et des champs était saignée à blanc par les impôts. N'avait-il pas fallu payer à l'Allemagne victorieuse, en plus des deux provinces dont elle avait amputé notre territoire, la somme formidable pour l'époque de quatre milliards de francs?

Pas plus à cette époque que d'ailleurs depuis, on ne faisait payer les plus fortunés et le poids des charges qui accablaient le pays retombait toujours sur les besogneux, ceux qui payent de leurs misères le luxe des riches.

Les paysans surtout, dans certaines contrées peu fertiles, étaient réduits à l'état de véritables bêtes de somme, vivant de galettes de blé noir, de bouillie de maïs, de pommes de terre cuites à l'eau, de soupes à l'oignon.

Deux ou trois fois dans l'année, quand on faisait labourer le lopin de terre, ou encore pour la fête du pays, on mangeait un peu de viande.

Même les petits fermiers et surtout les métayers subissaient une exploitation effroyable de la part des propriétaires fonciers et des fermiers généraux.

Les longues journées de travail étaient la règle. Il était de coutume de travailler *d'un soleil à l'autre*; c'était le terme consacré dans les campagnes. Les salaires, anormalement bas, variaient de 1 F en hiver à 2,50 F en été et par journée de travail. Ces bas salaires étaient la cause de cruelles privations et amenaient fatalement, par leur durée, la déchéance physique de la classe pauvre des villes et des campagnes, dont la jeunesse plus favorisée de nos jours ne peut se faire que difficilement une idée.

Si l'on ajoute à cela la mainmise à peu près générale du clergé sur les consciences, on aura un tableau peu réjouissant de ce que peut produire dans un pays la réaction sociale qui s'était installée sur le pays depuis les événements de 1848.

Réaction, misère, faim, superstition, ignorance généralisée, telle est l'atmosphère dans laquelle s'écoula ma première enfance, tels sont les premiers souvenirs et les plus

éloignés dont j'ai conscience et qui restèrent gravés d'une façon ineffaçable dans ma mémoire.

## La maison natale

Je me souviens comme si c'était d'hier ce que nous nommions une maison mais qui en réalité aurait mieux mérité le nom de cabane.

Imaginez quatre murs en pisé, percés d'une porte et d'une étroite fenêtre mesurant fort parcimonieusement les rayons du jour, une couverture en vieilles tuiles recouvertes de mousse. Entre les planches du plafond, mal jointes, on apercevait deci delà la lumière, ces planches étant soutenues par de gros troncs d'arbres grossièrement équarris à la hache. L'été, la situation n'était pas trop mauvaise, mais quand venait l'hiver avec les grands froids, cette situation devenait parfois intenable.

Si vous ajoutez à cela une cheminée dont le manteau se situait bien à deux mètres du sol, immense cheminée par laquelle deux hommes auraient pu facilement descendre de front, vous aurez une idée du peu de chaleur que pouvait emmagasiner une pareille maison avec le maigre feu de bois que mes parents y pouvaient entretenir.

A cette déjà lointaine époque l'argent était rare, et mes parents, malgré leur désir, ne purent me faire beaucoup instruire. Ils moururent d'ailleurs alors que je n'étais encore qu'un enfant.

A l'âge de douze ans, je ne devais déjà plus compter que sur moi-même. Mais que faire à douze ans? Je me plaçai comme petit berger. Toute la journée en pleine nature, ce n'était pas déplaisant. Plus tard, je passai quelques années dans les mines. Vint l'âge de partir au régiment. Le service militaire était alors de trois ans, que je tirai entièrement. Je sortis après ces trois années avec une grave maladie, contractée à la suite des grandes privations que j'avais dû subir. Quand je fus rétabli, je vins à Paris. J'avais alors trente ans. Sans métier, ce ne fut pas toujours gai pour moi. Je travaillai un peu de tous côtés. Mais l'idée me vint qu'il n'était pas trop tard pour faire mon apprentissage. C'est vers cette époque qu'un nouveau métier était né. Les ornemanistes en effet avaient fait leurs débuts en grand

pour l'exposition de 1900.

Après deux ans, je fus alors assuré de gagner largement ma vie. Désormais la vie était plus belle pour moi. Le métier était, et est encore bon. Les staffeurs, comme on les appelle maintenant, sont parmi les mieux payés du bâtiment.

## A soixante seize ans, la peinture...

Il y eut bien de mauvais moments. En 1914, après quarante-quatre ans de paix, nous avions quatre ans d'une horrible guerre. Puis dans l'intervalle les enfants étaient nés et après la paix de 1918, nous eûmes de nouveau vingt et un ans de tranquillité, mais dix ans de chômage dans le bâtiment, puis de nouveau la guerre.

J'avais alors atteint l'âge de la retraite. Quelques francs par jour nous furent alloués, juste de quoi ne pas mourir de faim. Mais j'ai oublié de dire que pendant toutes ces longues années et surtout ces mauvaises périodes de chômage, je profitais de mes loisirs forcés pour m'instruire, je continuais à lire, chose qui m'a toujours passionné.

Ce qui m'intéressait, c'étaient surtout les études scientifiques, la préhistoire, comment les mondes ont pu se former, comment l'homme - après des bouleversements inimaginables - a fait son apparition sur notre globe. Il serait trop long d'énumérer ces innombrables études.

Mais un désir était né en moi, exprimer de quelque façon ce que j'avais accumulé par mes lectures. Je choisis la peinture. Ce fut un nouvel apprentissage pour moi. Cet apprentissage, je le fis sans le secours de personne. Quelques pinceaux que je fabriquais moi-même, quelques tubes de peinture, c'était mon premier matériel pour moi profane.

Mais j'avais soixante-seize ans déjà et je ne voulais prendre conseil de personne. Je m'interdis de visiter désormais les musées, ne voulant pas me laisser influencer par les peintures que j'aurais pu voir. Ignorant totalement ce qui concernait la peinture, les mesures des tableaux, je peignis sur le premier contre-plaqué qui me tomba sous la main. J'eus d'abord beaucoup de mal. Faire quelque chose, puis l'effacer, recommencer. Mon premier tableau? Je travaillai pendant six mois dessus, jusqu'au jour où je fus à peu près satisfait.



Depuis, j'en ai fait beaucoup d'autres. Mais je m'aperçois que le peintre n'a jamais fini de s'améliorer. Mes tableaux de maintenant ne sont plus les mêmes au point de vue technique, les sujets sont restés les mêmes.

Quatre-vingt trois ans, je cherche encore et il en sera ainsi jusqu'à la fin.

Le but à atteindre, et quand je dis but, je m'exprime mal, c'est l'étape à atteindre qu'il faudrait dire, le but est imprévisible pour l'humanité qui vit encore dans la barbarie. Où il faudrait déjà arriver, c'est de travailler en association. La coutume barbare d'esclavagiste selon laquelle on travaille actuellement, l'esprit esclavagiste régnant actuellement aussi bien chez l'exploité que chez l'exploiteur, rendent absolument impossible toute société harmonieuse.

Et cependant elle doit venir cette ère lumineuse. Consolons-nous et faisons un *mea culpa*. J'ai sans doute tort moi-même de traiter ces gens de fripouilles. A bien y penser, non ils ne sont pas des fripouilles malgré le mal qu'ils font. Ils n'en n'ont pas même conscience. Mais les conditions pour que viennent cette coopération pour la vie, cette fraternité, ne sont pas remplies. Au temps primitif, l'homme dévorait son semblable pour subsister. Le besoin de manger guidait toute sa conduite. Bien qu'atténué par le progrès, par le chemin parcouru, c'est encore et toujours le même besoin qui guide l'humanité, les mêmes pensées qui l'animent. A part les périodes catastrophiques comme les guerres, il n'y a plus beaucoup de risques de famines généralisées mais cette humanité s'est créé une foule de nouveaux besoins, presque aussi impérieux que la faim. Produire, produire, encore produire, tel est le motif qui guide sa conduite. Mais pour que chaque individu composant cette société, en ait à sa satisfaction entière, totale, les moyens de production ne sont pas suffisamment développés.

Ce qui veut dire en définitive qu'il n'y a que la science, le progrès, le savoir qui sortiront le monde de l'impasse. L'homme est un animal progressif. Il lui faut toujours progresser. Aller de l'avant, tel est son sort. C'est là que la minorité joue son rôle. Le reste suit, en rechignant bien souvent.

L'homme arrivera-t-il au sommet, à fin de course, avant la fin du jour? Avant la grande nuit? Avant la nuit éternelle pour lui? Quand le soleil refroidi n'éclairera plus que d'une lueur rougeâtre notre globe, quand notre globe lui-même sera refroidi, rendant toute vie impossible. J'essaye de plonger par la pensée dans cet avenir lointain. Je vois de petits êtres rabougris, n'ayant plus rien de commun avec l'homme tel qu'il est de nos jours. Il s'en va grelottant. Il a élu domicile dans des galeries souterraines. Grâce à son ingéniosité, à des inventions merveilleuses, il peut encore entretenir une vie éphémère sur ce globe. Mais ses jours sont désormais comptés. Il lui faut disparaître. Nul souvenir de lui nulle part dans ce vaste univers. Il est ignoré de tout. Il ne fut qu'un passage dans l'éternelle transformation. Peut-être y aurait-il en ce temps d'autres planètes, d'autres terres où d'autres êtres doués de la même intelligence que lui, scruteront l'espace, apercevront cette planète morte, la Terre. Peut-être se diront-ils qu'il y a eu là des êtres semblables à eux, qui ont souffert, espéré et sont maintenant disparus. Et la ronde sans fin continuera. Peut-être aura-t-il trouvé le moyen de changer de planète. Ne criez pas à l'impossibilité, à la folie. Depuis un demi-siècle, l'homme a fait de telles découvertes que l'on ne peut jurer de rien. Sinon ce sera la fin pour notre race humaine, ce qui ne changera rien à l'Univers. Un grain de poussière, quelques microbes en moins et l'éternel Univers continuera sa vie sans fin.

D. L